

Le tableau du rêve

Deux scènes et notes conjointes d'Yves Bonnefoy. Galilée, 89 p.

Marie Claire Lanctôt Bélanger

Numéro 231, mars-avril 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61856ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lanctôt Bélanger, M. C. (2010). Compte rendu de [Le tableau du rêve / *Deux scènes et notes conjointes* d'Yves Bonnefoy. Galilée, 89 p.] *Spirale*, (231), 49-50.

Le tableau du rêve

PAR MARIE CLAIRE LANCTÔT BÉLANGER

DEUX SCÈNES ET NOTES CONJOINTES d'Yves Bonnefoy

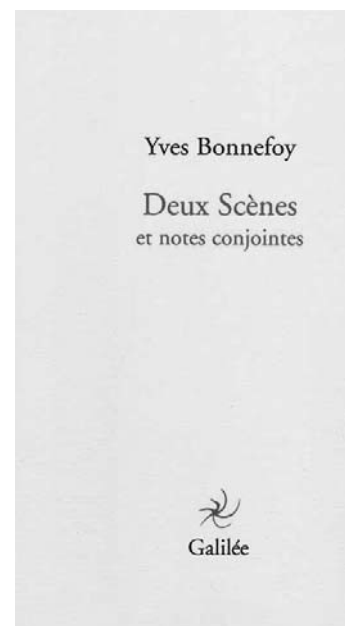
Galilée, 89 p.

Depuis le lointain *arrière-pays* dans lequel le lecteur accompagnait le poète Yves Bonnefoy à travers des lieux reculés comme le Tibet, ou encore proches comme la Toscane, la couleur, la lumière, les ombres, l'irradiation des pierres deviennent à nouveau, avec ce dernier livre, des objets chatoyants qui appartiennent autant à des tableaux qu'au regard du promeneur ; autant au visible qu'à l'invisible du monde intérieur ; autant à la réalité qu'au rêve. Avec sa voix toute personnelle, claire et grave à la fois, Bonnefoy s'attarde minutieusement aux écailllements des fresques, à la ligne d'horizon, à la lumière du soleil qui, à toute heure, guettant toute ombre, entre par les fenêtres, court sur la mer, entoure les figuiers, les ifs, le touffu du laurier. C'est la même voix, plus de trente ans après *L'arrière-pays* (1972) que l'on retrouve dans ce bizarre de livre, précédé d'un « Prière d'insérer » qui nous apprend que le court récit d'origine, « Deux scènes », accompagné des illustrations du peintre Gérard Titus-Carmel, s'arrime à des notes conjointes qui le déplient et en soulignent autant la lumière que l'intensité, autant la beauté que le trouble. Le récit, celui du voyageur matinal encore endormi se risquant dans les rues de Turin ou de Gênes, où l'architecture est « *la permanence vécue* », servira de toile de fond aux deux balcons où se dérouleront, du haut du monde, en quasi-miroir, deux scènes impliquant un couple au milieu d'enfants, de géants, de personnages divers ; couple jeune puis vieillissant qui parle, se frappe, pleure, s'aime, s'inquiète. Un petit garçon maigrelet arrachera le voyageur au reflet des images pour l'emmener au bord de l'eau, avec des cannes à pêche qui serviront plus à regarder l'eau qu'à y capturer des poissons.

La précision des détails de ces deux scènes évoque la description d'un tableau. Mais il faudra aussi compter avec le désordre. Et celui-ci jaillira de l'inconscient : « *Tout voyageur est enclin à rêver puisque ce qu'il voit est nouveau pour lui [...]. D'où le désordre dans l'intellect [...], comme c'est le cas dans le rêve lorsque c'est l'inconscient qui décide* ». Comme la pierre et l'eau, le rêve sillonne la poésie de Bonnefoy qui, du lieu de cette « *enfance qui ne finit pas* », se porte ici vers l'Italie et surtout vers Gênes. De Gênes, l'ouverture en biais vers la mer et les « *galères d'or* » du couchant crée l'espace nécessaire pour laisser parler l'inconscient que, de toute ville d'Italie ou d'ailleurs, on tente de méconnaître ou de museler. Cet inconscient qui, devant les drames du ciel et de l'eau, les coagulations liquéfiées, se rappelle l'enfant et s'autorise à rêver. Les associations du rêveur entraînent Rimbaud et Baudelaire à suivre le voyageur devant l'ampleur du déclin du soleil. Celui-ci a droit aux plus belles lignes de poésie, à la fièvre du rougeolement, à la pourpre, à la lavande, à l'or jusqu'à ce que la Mort, que ce mouvement évoque inévitablement dans sa transfiguration, ne se brise sur l'aube claire qui demain lavera le sable. Échappant à la terrible fascination du non-être, l'espérance absolue qu'est la poésie survivra.

« LE RÊVE DU DÉSIR D'ÊTRE »

Pour certains, le rêve est un tableau qu'ils contemplent sans le comprendre, sans l'analyser, tout entiers captifs de l'affect et de l'énigme qui le nourrissent. Pour la psychanalyse, il en est autre-



ment : le rêve, surgi de l'arrière-pays de l'infantile, est accomplissement de désir. Défini comme un rébus, son analyse, fragment par fragment, se faufile vers des zones troubles longtemps refoulées que les jours précédents ont réveillées. Ainsi les notes de Bonnefoy — quelle belle leçon d'association libre ! —, dépliant cette parole de la nuit qu'est le rêve, conduisent avec intensité vers une scène primitive dans laquelle le balcon et le lit d'enfant se mêlent et où le patois utilisé par ses parents, une des variantes de l'occitan, langue d'exil, lui « *donna vite à rêver d'un pays autre* ». Scène primitive peuplée de heurts, de plaisirs, de douceur, de mystère : « *retrouver en cette expérience du monde où s'est infiltré le néant du monde une pensée de l'être, et le désir de croire à sa possibilité.* » Ce que ces balcons — pourquoi y en eut-il deux ? —, ces paroles, ce silence permettent de retrouver, c'est le projet de la poésie, l'espérance que porte la poésie. Bonnefoy raconte, de façon émouvante, comment il est devenu poète, sa naissance en tant que poète. Il repasse en ces

lieux lointains, étrangers et familiers, qui, de la syncope de la parole, le mènent à l'écriture. Et Gênes, avec son angle ouvert sur la mer, avec ses couchants qui débordent et enflamment l'horizon, est le foyer de son rêve d'écriture qui « vaut

d'aller sur la rive aux herbes trop hautes, écartant celles-ci, pour chercher un endroit où jeter la ligne ».

Entre la mort du couchant et la naissance du poète, cet admirable récit poétique

tissé à même le rêve et son énigme accompagne — ou est accompagné de — trois reproductions de dessins de Gérard Titus-Carmel. Débris, fragments, rébus, motifs dont on peut imaginer la texture et la couleur.

Retour à l'énigme

POÉSIE 

PAR JONATHAN LAMY

HANDKERCHIEF d'Annie Lafleur

Le lézard amoureux, 90 p.

Les poèmes d'Annie Lafleur sont des mouchoirs froissés. À la suite de *Prologomènes à mon géant*, la poète, née en 1980, qui a par ailleurs signé plusieurs catalogues d'artistes, poursuit avec *Handkerchief* son écriture énigmatique et déboîtée. La figure du mouchoir (ce que signifie *grosso modo* en français le terme germanique *handkerchief*) « essuie le front du cheval mort », la transparence de la signification et la transpiration du sens pour conférer aux poèmes une trame trouée. « Démolir, alors, quand cela t'illumine. » *Handkerchief* possède une allure d'énigme qui, empruntant au polar, « traverse ce paysage oublié / par le crime ».

Dire en masquant, voilà le principe de l'énigme : « tu t'éveilles par écho / touches le verre violent. » Les textes effacent ce qui pourrait permettre de faire des liens entre les images. Annie Lafleur en écrivant passe un mouchoir sur ses poèmes pour ne conserver que ce qui cause incrédulité et fascination : « dormir tant qu'à l'os / comme un draveur déroulé des billots. » Il n'y a pas à comprendre, il y a à être subjugué, frappé par les images : « crève, fais la bombe. » Cela a quelque chose de surréaliste, mais cette entreprise est aussi pro-

fondément actuelle, tant le retour à l'énigme constitue dans ce monde trop clair et trop expliqué une urgence, un acte de résistance nécessaire : « ça nous prend des grenades, pour le bruit / sinon que les ongles sèchent au verbe. »

La poésie serait-elle à résoudre ? Faudrait-il au lecteur effectuer un travail de déduction digne d'un détective pour arriver à l'interpréter ? C'est le jeu auquel nous convie Annie Lafleur, un jeu sans fin et sans règles, puisque son écriture participe du caractère profondément irrésolu de la poésie, ne cesse d'en témoigner, de l'illustrer. L'indéchiffrable parle par ellipses et « le tir de ta voix pourrait tout faire ». Les poèmes du recueil *Handkerchief*, où « la musique mansarde la chair », cassent à dessein le fil de leur propre signification. Ils rendent compte de meurtres impossibles tout en dissimulant leurs traces.

En ces « temps mur-à-mur / perspicaces, laminés, utiles », il est impératif de rappeler l'opacité fragile des choses en produisant des formes de signification qui prennent la fuite comme des fugitifs armés alors qu'« il vente à tous coups / sur la gâchette ». La violence à l'œuvre chez



Annie Lafleur, où un certain ludisme scintille (« je m'assoiffe / en jolie noirceur des fusils »), est celle-là même du monde, celle-là même du désir. « Est-ce que je charge à cité / fuir par les boyaux de beauté / qui reviennent dans ta classe / coler la vrille néon à la nouvelle peur / à laquelle tu songes par à-coups / ou entre les liants du rêve à la méchanceté / est-ce réellement dans tes bras ? » À travers la ville, ce vaste terrain d'enquêtes imaginaires, *Handkerchief* révèle « les flashes du ciment » et « l'émulsion des visages ». Dans cette énigme à reformuler sans cesse, le « tu » qui parcourt les poèmes est un complice de désir, avec qui se refait : « en fumant les craques d'identité / on s'est éveillé, façonné. » Annie Lafleur entretient l'insoluble. Dans ses textes, le corps reste à la fois la principale énigme et la principale pièce à conviction.